les arts au mur artothèque

université de BORDEAUX

© Bernard Faucon

les arts au mur artothèque présente

MÛRS POUR L'ART

EXPOSITION CONFINÉE

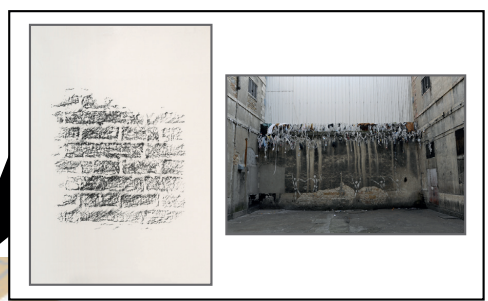
« LES ESPACES »

du 08/05 au 08/06/2020

en partenariat avec l'Université de Bordeaux

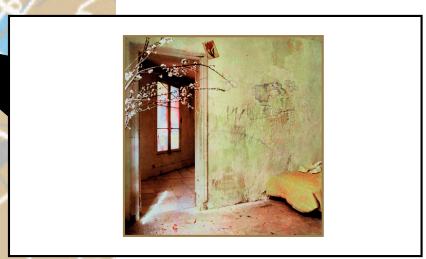
Tous les deux mois, une exposition est proposée par les arts au mur artothèque dans les bibliothèques de l'Université de Bordeaux. Les espaces sont à l'honneur pour cette exposition qui devait se dérouler pendant la période de confinement. Les espaces, la manière dont ils nous impactent, et l'impact que nous avons sur eux.

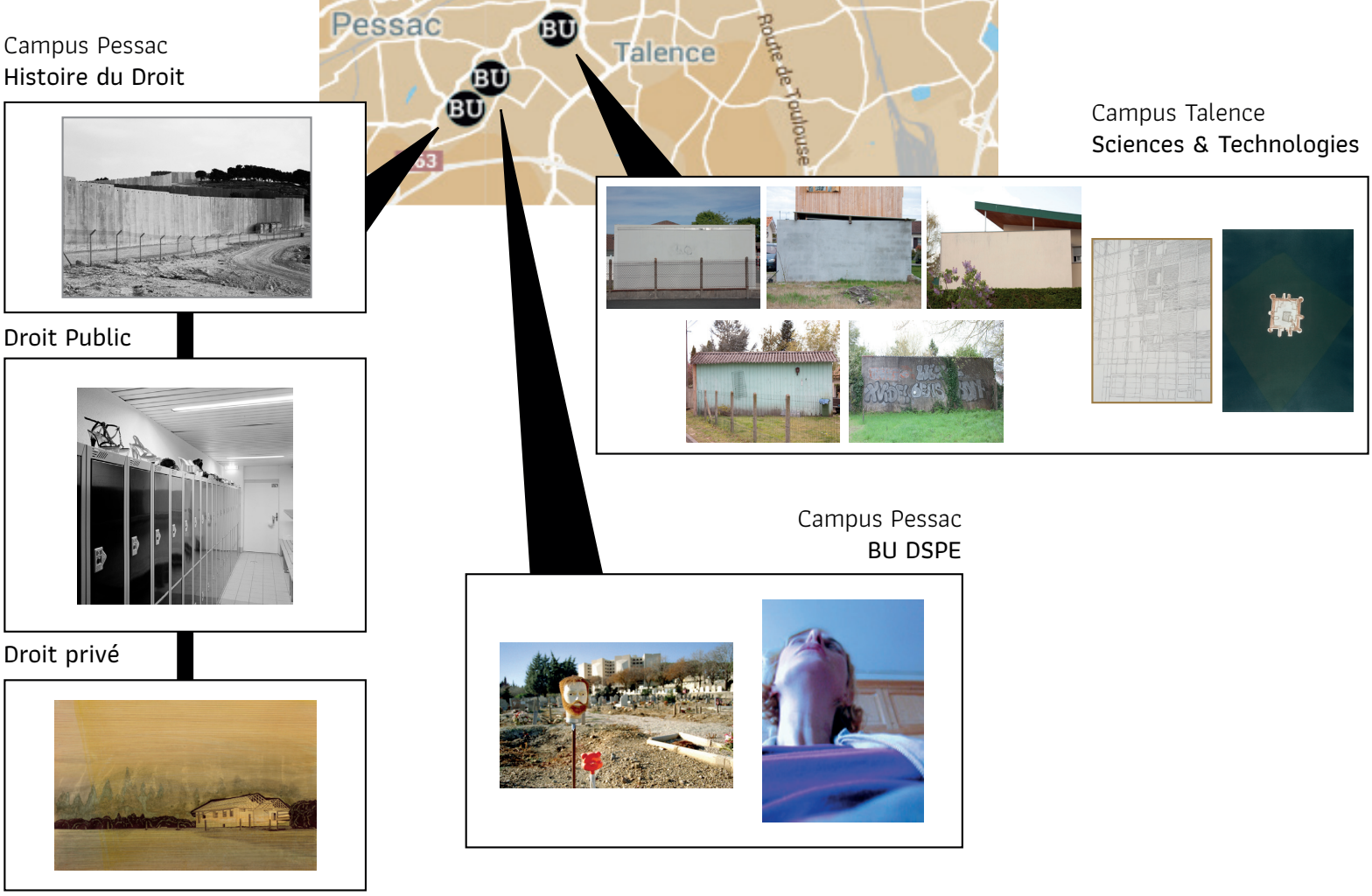
Campus Bordeaux Bastide
Infothèque



Campus Carreire
Sciences du vivant

La Victoire
Sciences Humaines





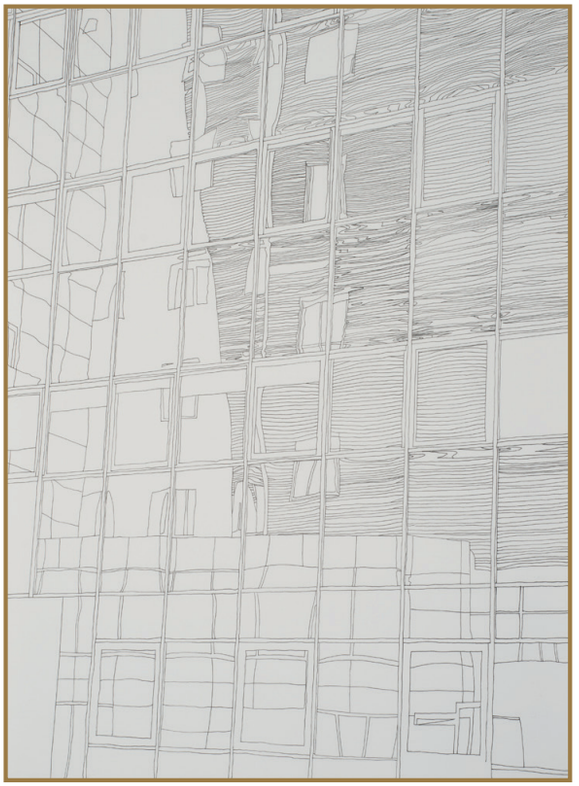
« LES ESPACES »

« Il y a l'espace concret dans lequel nous nous mouvons, et l'espace que nous nous représentons. »[1] Chaque individu a une perception de l'espace qui lui est propre. Et cette perception se modifie également selon l'espace dans lequel on se trouve, selon le point-de-vue utilisé mais également selon comment on se l'approprie et on le laisse nous définir.

1 Hubert FAES, « ESPACE, philosophie », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 17 avril 2020. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/espace-philosophie/

Jeanne TZAUT
Diffractions, 2014
Encre sur papier
55 x 40 cm

Les questions du paysage et du territoire sont importantes dans le travail de Jeanne Tzaut, elle emprunte des éléments à des scènes rencontrées qu'elle réactive. L'artiste puise ces formes dans l'architecture, dans différentes construc-



©Visuel Gaëlle Deleflie

tions que par la suite elle détourne et rejoue afin d'y accentuer une étrangeté, une sorte d'imparfaite reproduction. C'est dans cette logique que l'artiste a parcouru l'Institut Bergonié[1], à la recherche de détails et de points de vue. L'architecture est ici envisagée et appréhendée comme un espace de perception, constituée par une succession de rythmes hétéroclites auxquels l'installation fait directement écho. Les dessins sont issus de photographies prises dans l'Institut, qui associent espaces réels et espaces reflétés.

1 http://www.dda-aquitaine.org/fr/jeanne-tzaut/diffractions-870.html

Jean-Christophe GARCIA

Documents potentiels/Pareil n'est pas égal,
2006-2007
Tirages argentiques
50 x 60 cm

Jean Christophe Garcia photographie en série des bureaux. Ces espaces de vie aseptisés et neutres à l'origine, que les individus s'approprient en disposant des objets et photographies personnels. Ces petits détails marquent l'espace et révèlent la personnalité de leur occupant. *Documents Potentiels*[1] adopte une forme qui doit à la typologie des espaces où pareil n'est pas égal. Les images comme les lieux se suivent et diffèrent. Ce n'est pas ce qui ressemble qui importe, mais les différences, les écarts à l'intérieur d'une norme non choisie et extérieure à soi.

1 Projet réalisé au lycée Merleau-Ponty de Rochefort, en partenariat avec Captures et avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes.

Christophe GOUSSARD

Cour de promenade, 2008
Série *Prisons de Lyon – Perrache*
Photographie
50,5 x 75 cm

Qu'il s'agisse de commandes ou de recherches personnelles, l'attention de Christophe Goussard se porte sur l'humain. Saisie dans des paysages urbains, dans l'intimité ou au travail, sa photographie tente un rapprochement, manifeste une empathie avec les hommes et les femmes croisés tout près de chez lui ou ailleurs.

Cette photographie est issue de la série *Prison de Lyon - Perrache*, un projet commencé en 2008[1]. A partir des prises de vues et captations sonores, Christophe Goussard et Eugène Lampion (preneur de son et musicien), restituent les ambiances de la vie quotidienne des prisons de Lyon les trois derniers jours avant leurs déménagements dans une prison neuve. Ces photographies ont été prises, dans une prison à moitié vide ou chacun est déjà ailleurs, dans l'attente de ce transfert.

« Les caricatures et fantasmes de ce milieu fermé sont vite balayés une fois à l'intérieur. Mais nous pénétrons bien dans une ville dans la ville. Même bruits extérieurs avec cette gare sncf toute proche, les voitures, les travaux, etc. .... C'est juste que les murs sont hauts, les fenêtres avec barreaux petites avec beaucoup de grillages et de barbelés. Au-delà de ces petits déplacements sans fin que chacun fait dans ce lieu clos, je me suis attaché aux mouvements des personnes, des passages obligatoires (greffe, cuisines, etc..) à l'architecture du lieu avec les 2 aspects : maison d'arrêt depuis 1830/1860, lieu de mémoire de la seconde guerre mondiale (Jean Moulin, K Barbie). Il s'agit de bien écouter avant de photographier : tel bout de mur à son histoire, telle cellule avec ses graffitis laissés par plusieurs générations de détenus, observer les mêmes rondes sur ces cours de promenades été comme hiver : seul la cadence change. »

Christophe Goussard

1 Ce projet est initié par les personnels des Prisons de Lyon et accompagné par la Direction interrégionale des services pénitentiaires de Rhône-Alpes/Auvergne, en vue de conserver la mémoire des sites de Saint-Paul, Saint-Joseph et Montluc.

Juraj LIPSCHER

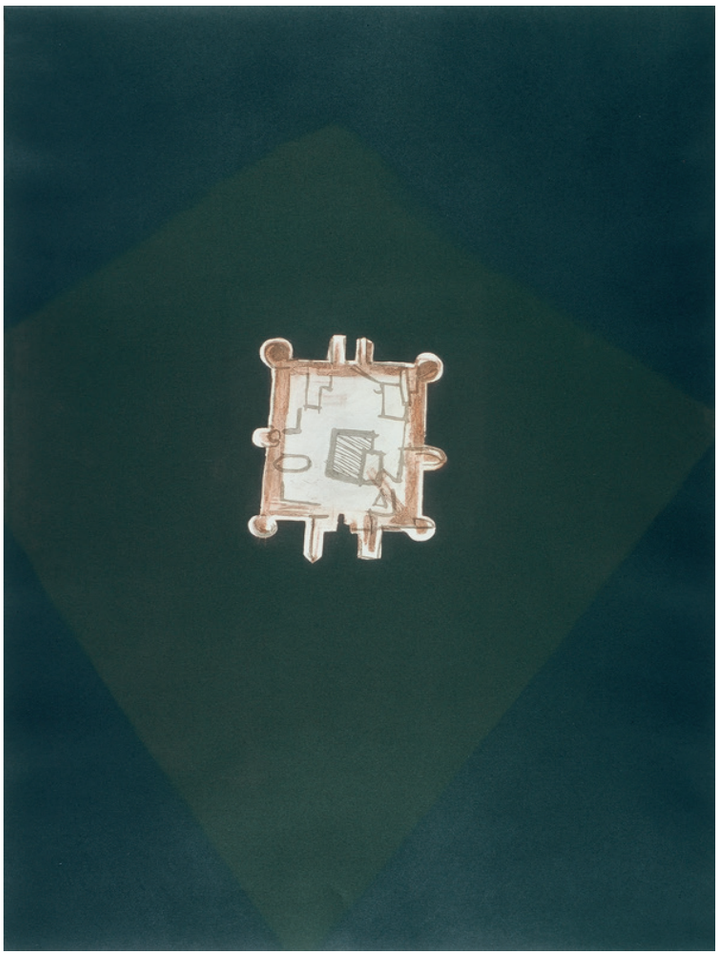
Brothel,Recherswill, Canton Solothum, Switzerland, 2007
Photographie, tirage argentique
61,5 X 51,5 cm

La démarche de Juraj Lipscher s'inscrit dans la tradition de la photographie documentaire, ce style documentaire souligne la nécessité de rester neutre pour décrire le monde contemporain et aborder la réalité de façon frontale. Depuis dix ans, le photographe répertorie en Suisse les établissements qui parlent du corps, de la naissance à la mort. Il photographie de manière systématique des cliniques de chirurgie esthétique, des maternités, des salles d'autopsie, des salles de culture physique, des maisons closes, des crematoriums, des abris civils. Il crée une typologie de ces lieux en les associant à une esthétique neutre par le monochrome et le format carré.

Les titres des photos de Lipscher, indiquent le type de lieu ainsi que leur localisation. Si le spectateur ne prête plus attention au titre il est amené à constater que les lieux montrés ont un grand nombre de caractéristiques communes, ils sont tous un peu semblables, ces intérieurs semblent même interchangeables. Par ailleurs, ces lieux impersonnels deviennent kitsch par certains éléments de décors et apportent de l'humour à ces photographies. Lipscher est fasciné par le perfectionnisme qui règne en Suisse, aussi la série Body Shops nous montre un pays qui administre ses salles de sport, ses maisons closes et ses crématoriums comme des laboratoires d'ingénieurs où l'hygiène règne.

« La série Body Shops parle de l'homme, et ce, bien qu'on n'y voit rarement une présence humaine. Ce qu'on voit, ce sont des environnements où le corps est pris en charge. Cliniques de chirurgie esthétique, salles d'autopsie, salles de culture physique, les lieux photographiés par Lipscher nous conduisent dans des lieux où l'homme est partout et nulle part. Leurs équipements, leurs machines, leurs meubles trônent au centre d'espaces qui ressemblent à des décors de théâtre. Lipscher dévoile des établissements qui se consacrent à l'humain, des salles où le corps est appelé à subir des traitements adaptés à ses maux pour lui assurer un bien-être. Les maternités sont destinées à prodiguer les premiers soins de la vie, les instituts de beauté à nous réconforter, les salles de sport à nous muscler, les maisons closes à nous donner du plaisir, les cliniques de chirurgie esthétique à corriger nos imperfections, les abris civils à nous protéger, les salles d'autopsie à nous examiner, les crématoriums à nous réduire en cendres. »

Nathalie Herschdorfer



©Visuel Gaëlle Deleflie

Daniel DEZEUZE

Sans titre, 1989
Eau forte sur acier
121,3 x 79,8 cm
Dépôt du FNAC
« Estampes et Révolution,
200 ans après »

Daniel Dezeuze présente ici le plan d'une bastide féodale (un château fort). Élégance de la forme dont ne subsistent que les contours dans une sorte de dialectique du vide et du plein, pour n'en privilégier que l'essentiel: sa configuration, sa géométrie.

Un espace peut donc être défini par notre position spatiale, comme dans l'oeuvre de Jeanne Tzaut, mais également par notre rapport mental à cet espace comme dans les *Documents Potentiels* de Jean-Christophe Garcia, ou dans la série *Prisons de Lyon – Perrache*, photographies de lieux quelconques ou d'endroits familiers selon notre rapport individuel.

Dans le travail de Juraj Lipscher, les espaces ne laissent pas la place à la subjectivité face à la manière qu'il a de les photographier. Ce traitement neutre, aseptisé, tente de représenter une perception universelle. Daniel Dezeuze, quant à lui, donne à voir sa perception d'un espace en tant que forme géométrique, perception donc objective puisque le rapport y est uniquement formel.

PUBLIC / PRIVÉ

Dans la représentation que nous nous faisons des espaces, deux aspects peuvent différencier notre rapport au lieu. Qu'il soit défini comme privé, et referme en cela notre intimité, ou qu'il soit considéré public, et exhibe ainsi nos vies collectives.

Guillaume HILLAIRET

Murs aveugles, 2010
Série de 100 photographies
Tirage numérique couleur satiné
30 x 45 cm

Guillaume Hillairet nous invite à reconsidérer notre environnement immédiat. La série de photographie *Murs aveugles* est issue d'une résidence effectuée en 2009/10 sur la ville de Pessac, dans le cadre d'un projet du ministère de la culture : Ecritures de lumière. Ce double projet confronte des espaces publics visibles et des espaces privés intimes. *Murs aveugles* présente cent photographies prises à Pessac.

Les murs aveugles sont les éléments du paysage urbain qui ferment notre regard, ils n'ont aucune ouverture sur l'espace extérieur et intérieur et nous interroge sur cette frontière. De couleurs, formes, matériaux variés, ils laissent à notre imagination la liberté de construire les espaces intimes qui se trouvent derrière. L'autre partie du projet, *Intérieur Jour*, est constitué de 16 photographies de pièces situées derrière un mur aveugle. Présentées dans les panneaux publicitaires de la ville, elles ont formé un parcours dans la commune de Pessac.

Isabelle Kraiser s'adonne à l'autoportrait et immortalise « ses petits bouts d'elle. » Elle interroge son image, son intimité. Elle interroge aussi l'intimité de ses proches, en sonnant à leur porte et les pho-

Isabelle KRAISER

Exhibitions privées, 2000
Tirage numérique
45 x 30 cm

tographiant au saut du lit, en les suivant jusque dans leur salle de bain. Ce travail interroge chacun sur la société du paraître et son conformisme.

Cette photographie est extraite d'une série s'intitulant *Exhibitions privées*, réalisée entre 2000 et 2002. Ce travail photographique s'attache à saisir les moments de la vie privée, les impressions de son quotidien, comme celui de ses amies proches. Elle accumule des images morcelées de son corps, de son visage, en divers lieux, espaces et continents. L'acte photographique s'apparente au départ à la photo de famille, mais s'en éloigne aussitôt, car il remet en cause la représentation convenable des corps. Ces images brouillent les codes de l'esthétisme, à travers le cadrage, les lumières plus crues, le flou...

C'est une façon pour elle de casser les normes et les règles qui nous encadrent. Les Exhibitions privées sont proposées au regardeur en tête à tête avec elle. Dans cette série, ce qui l'intéresse c'est l'image de soi, l'image de l'autre, le regard que l'autre porte sur son image.

Anne-Laure BOYER

Charles, tête d'étude, Cimetière St Pierre, concessions temporaires, Marseille, 2006
Photographie couleur
25 x 40 cm

Anne-Laure Boyer s'intéresse dans cette œuvre à la concession funéraire, cette parcelle de terrain appartenant au domaine public et concédée à titre personnelle à une personne physique.

« Il y a des gens qui arrivent et des gens qui partent. Des gens qui s'attachent et se détachent, s'ancrent et s'arrachent. De ces mouvements intimes qui nous lient à un lieu, Anne-Laure Boyer tisse une constellation d'architectures provisoires, de reliques et de maquettes, de trésors, de cabanes. Lieux laissés derrière soi, dans le désir ou l'urgence ou bien lieux minuscules, images mentales, objets symboliques sans cesse réinventés pour se créer, partout, des refuges.[...] Cette attention à ce qui s'édifie et à ce qui s'enterre, à ce que recouvrent les bâtiments et à ce qu'ouvre leur disparition traverse toute son œuvre ; sensible aux politiques sociales et urbaines, à la parole des habitants et à leur place dans l'espace des villes – comment ils s'y logent, comment ils s'inscrivent dans ces lieux qui nous transforment à mesure que nous les façonnons. [...] Réactiver. Ne pas se contenter du souvenir mais permettre aux espaces de muter, de migrer vers un autre coin de la mémoire, plus flottant, plus durable aussi puisqu'ils deviennent des pans entiers de nos fictions intimes. [...] Le processus est, en lui-même, un perpétuel déménagement puisque dans la recherche de l'artiste loge, en filigrane, sa propre quête d'un refuge qui se fabrique dans le dépaysement. »

Hélène Gaudy, Architectures provisoires
à propos du travail d'Anne-Laure Boyer

Ce sont nos représentations qui délimitent l'espace et ce qu'on peut y faire ou y montrer. L'espace intime doit être fermé, caché, comme le montrent les *Murs Aveugles* de Guillaume Hillairet. En exposant dans des lieux publics l'intérieur des maisons comme Guillaume Hillairet sur les panneaux publicitaires de Pessac, ou des autoportraits privés comme Isabelle Kraiser avec ses *Exhibitions privées*, les artistes brisent les délimitations spatiales entre public/privé.

Cet aspect public/privé questionne l'apropriation non seulement mentale, mais matérielle des espaces. « Cet espace, c'est le mien ». Anne-Laure Boyer illustre cette problématique en s'intéressant aux concessions funéraires. Dans des lieux publics comme les cimetières, des parcelles de terrains sont atribuées à des personnes physiques. Des morceaux de terrains publics deviennent donc privés, formant ainsi des frontières invisibles au sein de l'espace public.

LAISSER DES TRACES

Dans l'espace dans lequel nous nous mouvons, l'homme laisse des traces. L'espace influence l'homme, lui permet de se définir, de se représenter, et en échange l'homme impacte l'espace et le modèle de la manière dont il le perçoit

Bernard FAUCON

4ème chambre d'amour, 1985
Photographie
30 x 30 cm

Bernard Faucon, après des études de philosophie et de théologie, fut l'un des premiers artistes à explorer l'univers de la mise en scène photographique.

Les Chambres d'amour sont abandonnées, sans identification possible, jonchés des vestiges appartenant à l'intimité d'une expérience amoureuse récente: flacons, bougies, draps froissés sur le sol, poussières et fleurs séchées, autant d'indices porteurs de mélancolie mais aussi de la « plus haute intensité de vie, de chaleur, de présence ». Il s'agit de mettre en scène l'absence pour exalter la vacuité de l'espace, à travers les ombres et les accidents des murs, dans le reflet des miroirs.

Nicolas DAUBANES

Préso de mataro, 2014
Sérigraphie
100 x 70 cm

Derrière la prédominance d'un univers carcéral pesant, convoqué dans les œuvres de Nicolas Daubanes par le béton ou la poudre d'acier, persiste une considération sensible des individus et des structures sociales.

©Visuel Gaëlle Deleflie

« J'investis des questions essentielles : la vie, la mort, la condition humaine et les formes sociales qui les façonnent. Dans mes derniers travaux, la vitesse, la fragilité, la porosité, l'aspect fantomal des images et des matières, transmettent la pression du passé au croisement de ce qui va advenir. Mon travail s'inscrit dans la durée, il dessine un chemin, une trajectoire qui tend vers la recherche de la liberté, du dégagement de la contrainte. Je tâche d'expérimenter l'intensité et la rigueur, je joue avec le danger, mental, visuel, physique, pour renforcer l'énergie créatrice et en transmettre la force. Je suis conduit par mon histoire, mes propres questions existentielles et par le choix d'une adéquation permanente et subtile entre forme et contenu. »

Nicolas Daubanes

En 2014, il réalise des frottages au graphite des murs de la prison de Mataro, dans laquelle de nombreux résistants espagnols ont été incarcérés pendant la période franquiste. Les mots gravés à la surface de ces cloisons apparaissent comme des traces anonymes de ce douloureux passé, laissées ici pour l'éternité.

« Aucun autre artiste n'aura autant réfléchi sur la claustration psychique liée à l'univers carcéral. Le plasticien aura mis sa liberté intellectuelle au service de ces condamnés : une commémoration esthétique digne de foi, traversant les temps immémoriaux. »

Guillaume Robin

Anne-Marie FILAIRE

Jérusalem Abu Dis,
7 octobre 2004
Photographie noir et blanc
78 X 90 cm

Photographe d'investigation, Anne-Marie Filaire parcourt Israël et la Palestine en effectuant des relevés extrêmement précis des paysages. Cette enquête minutieuse la conduit à traverser des frontières parfois tangibles, parfois invisibles, ou qui se matérialisent subitement à quelques mois d'intervalle. Ses photographies sont donc majoritairement consacrées à des entre-deux, des zones tampons dans lesquels, même si aucun habitant n'est présent, les traces de l'activité humaines saturent l'espace.

« Sous la forme d'un constat, les images de l'artiste montrent avant tout la structure mouvante d'un territoire en évoquant le paysage dans sa dimension politique. Si sa volonté de revenir sur les mêmes lieux lui permet d'enregistrer les modifications des sites photographiés, elle constitue également un aller-retour entre plusieurs cultures.»

Christophe Pichon, Le Quartier

Frédéric POINCELET

Sans titre, 2014
Stylo à bille et encre
de couleur sur papier
32,5 x 50cm
Exemplaire Unique

©Visuel Gaëlle Deleflie

La principale particularité de Frédéric Poincelet est de travailler exclusivement au stylo à bille sur papier. Employant le crayon comme un scalpel, il découpe les ombres des lumières, dépeint une fiction dans un style prenant de réalité. Ici, à une différence près : pour la première fois, il introduit de la couleur dans ses dessins. Au moyen de lavis d'encre, avec lesquels il prépare le papier, par un tracé rigoureux de lignes verticales ou horizontales, Frédéric Poincelet définit l'espace où viennent s'inscrire paysages désolés ou enfants insouciants dans une ambiance de fin du monde. En effet, le dessinateur propose une vision de la Terre après un cataclysme nucléaire, résultat d'une Troisième Guerre Mondiale.

Sans titre fait partie de cette série où les éléments de vie semblent en suspension, abandonnés au milieu de nulle part, attendant la suite. La charpente restée visible nous laisse à voir une maison en construction, mais déjà délaissée de ses habitants. Ce cataclysme semble avoir pris le pas sur la vie.

« Des paysages gardent la trace du passage du souffle de l'arme nucléaire [...] nous sommes en quelque sorte, avec Frédéric Poincelet, les témoins de l'apocalypse d'un désastre – rappelons qu'apocalypse signifie révélation. [...] Le Jugement dernier et la Fin du monde sont des sujets cycliques dans l'histoire des arts. [...] Poincelet s'est contenté d'exorciser cette terreur millénaire en couchant sur papier des scènes pour le moins mélancoliques, mais surtout, pleines de poésie vénéneuse et décadente ».

Philippe Ducat

Bernard Faucon illustre la manière dont un espace vide peut cependant être identifié par des détails. Même une fois abandonné, un lieu garde une trace de passage.

Nicolas Daubanes immortalise des traces laissées dans un espace d'enfermement par le biais de ses frottages, tandis que Anne-Marie Filaire immortalise en photographies les transformations matérielles ou mentales des espaces frontaliers. Deux procédés illustrant l'impact de l'espace sur l'Homme et de l'Homme sur l'espace.

De son côté, Frédéric Poincelet projette dans ses dessins la trace qu'aura laissée l'Homme même une fois éradiqué.

« Il y a l'espace concret dans lequel nous nous mouvons, et l'espace que nous nous représentons. »

L’espace concret est transformé par l’espace que nous nous représentons.

Cette exposition avait été présentée quelques jours avant le confinement. Aujourd’hui, elle prend un tout autre sens puisque ce confinement donne lieu à une nouvelle appropriation de notre espace personnel.

Pénélope Bagieux a créé l’initiative **#Coronamaison**, un cadavre exquis permettant à chacun de dessiner son espace de confinement selon comment il le perçoit. En mettant en commun ces dessins, un nouvel espace se construit. N’hésitez pas à partager avec nous vos propres espaces dessinés !

- via notre page instagram @lesartsaumurartotheque -